N° 96 — 9me Année

Septembre 1938

LES FORCES SPIRITUELLES

POUR LA PROTECTION ET LA GUÉRISON

DIRECTEUR Henri DURVILLE

# LA PAIX

Dans les moments tragiques où se débat le monde, il est nécessaire de voir comment la vie s'organise en nous et autour de nous et de quel trouble intérieur, profond, émanent les forces qui dissocient tant de cœurs et tant d'énergies qui auraient tout avantage à se grouper et à s'entr'aider pour le bien de l'humanité. Certes, le changement nécessaire de la pensée et de la conception sociale représente un effort de trop longue haleine pour que nous puissions voir en lui la solution des troubles questions immédiates. Mais nous ne pouvons éviter de dire que l'on ne créera point la paix durable tant que l'on considérera la lutte entre les hommes comme la condition inévitable de l'existence. En effet, si deux êtres humains ne peuvent vivre côte à côte sans chercher à se dominer, à se dévorer l'un l'autre, à plus forte raison des peuples, des nations, qui sont autrement complexes dans leurs combinaisons et dans leurs intérêts, devront immanquablement chercher à vivre et à s'agrandir les uns aux dépens des autres.

Tous tant que nous sommes, aussi longtemps que nous n'avons pas quitté les sentiers battus pour nous placer sur la Voie initiatique, il nous semble que nous ne saurions mieux faire que de nous imposer, de nous agrandir, de créer notre bonheur ou notre liberté au détriment du bonheur et de la liberté d'autrui. Sommes-nous bien certains d'être dans la vérité et dans la justice quand nous entreprenons ainsi de diminuer autrui pour nous accroître nous-mêmes? Avons-nous, autant que nous sommes portés à le croire, la supériorité intellectuelle et morale dont nous nous prévalons pour diriger les autres où il ne leur plait point d'aller? Ni les hommes ni les peuples ne se posent tout d'abord, ainsi qu'il serait nécessaire, cette question primordiale. Et de là viennent tant de haines, tant d'incompréhension qu'il nous semble que, seule, une lutte acharnée peut amener les solutions qui se produiraient, cependant, plus facilement par une étude mutuelle et sympathique. La haine n'a jamais rien enfanté. Rien ne peut naître que de l'amour.

Chaque fois qu'une nation forte a possédé un vaste territoire, elle a imposé la paix à l'intérieur de ses limites. Malheureusement, il est bien rare que cette nation, en raison même de sa force, ait résisté à la tentation d'imposer sa volonté aux nations moins bien organisées — ou qui lui paraissaient telles. La *paix romaine* a été certainement un élément de civilisation — au moins matérielle — dans le monde, mais plus nous avançons dans la connaissance des siècles lointains, plus nous nous apercevons des ruines accumulées par les instaurateurs de cette paix. C'est pourquoi ils sont tombés à leur tour, car la violence appelle la violence et c'est seulement en y renonçant que l'on peut espérer parvenir à imposer une paix qui ne soit pas faite d'une série de conflits écrasés ou déguisés, construits parmi les gémissements, avec la pierre des sépulcres.

Quand nous voulons individuellement créer de la paix en nous et autour de nous, nous commençons par un effort pour comprendre les antagonismes qui existent, connaître les droits et les devoirs de chacun, même à l'intérieur de notre âme. C'est seulement quand nous possédons com-

plètement cette connaissance que nous pouvons établir, équitablement et de façon durable, cet équilibre qu'est la paix.

Pourquoi imaginer, comme nous sommes tous portés à le faire, que nous sommes seuls en possession du bien, de la logique et du droit. C'est cette vanité qui nous perd, privément ou en collectivité. Il nous semble que « les autres » quels qu'ils soient, ne possèdent pas les idées ni les qualités requises pour vivre comme il se doit et que, par une suite logique de cette idée fausse, nous avons le droit, sinon le devoir, de les réduire en servitude ou tout au moins de prendre sur eux un empire qui les prive de liberté. Ceux que nous voulons soumettre pensent, avec autant de justesse, que leur conception en vaut une autre, en tout cas, elle est mieux adaptée avec leurs habitudes. De là naissent de vaines discussions, des paroles blessantes, sans effet au premier moment mais qui, à force de réitérations, deviennent des causes de froissements, de mésententes durables — et l'on devient des ennemis sans trop savoir pourquoi, par simple coutume de l'être. Dans les conflits individuels, cela n'amène pas autre chose que des paroles mal sonnantes, ce qui est déjà trop et crée autour de nous des vibrations hostiles, mais, pour les collectivités, les froissements s'exagèrent et ce qui n'avait été d'abord qu'une plaisanterie assez maladroite amène des haines tenaces qui s'extérioriseront dans le moment d'un vrai conflit. Et c'est la guerre atroce et stupide, avec son cortège de désastres.

Cela est vrai dans toutes les circonstances de la vie. C'est l'absurde volonté de primer tout le monde, envers et contre tout, qui est à la base de toutes les erreurs et de toutes les catastrophes. Il serait, cependant, si simple de nous rappeler que tous les êtres sont les créatures d'une même Volonté Divine et que toutes ont le même droit, non seulement à la vie, mais encore à la vie dans le mode qui leur convient, dans la mesure où ce mode n'empiète, en aucune façon, sur la vie et sur la liberté des autres. Nous nous estimons supérieurs. Admettons-le. Mais, du même coup, nous nous découvrirons, si nous sommes justes, des devoirs de guides, de frères aînés, d'éducateurs qui, tous, excluent absolument toute violence. Le temps est passé, Dieu merci ! où l'enseignement et l'éducation comportaient des châtiments physiques.

A mesure que nous évoluons vers une forme de vie plus éclairée, nous comprenons mieux que cette force de cœrcition ne peut amener que l'abêtissement du faible et la révolte du fort. Elle va donc à l'encontre de son but. Si nous réfléchissions, si nous tenions compte de toutes les conditions extérieures, nous nous apercevrions de cette erreur et, surtout, des suites épouvantables qu'elle ne peut manquer d'entraîner. Qui frappe de l'épée périra par l'épée. C'est une loi inéluctable et toutes les puissances de proie finissent de la même manière, comme tous les hommes de violence. Et le temps n'est pas si lointain où la ruine d'un des plus grands génies des temps modernes a pu faire répéter par ceux qui le contemplaient dans son exil de Sainte-Hélène, pareil à un oiseau de grand vol dans une cage trop étroite, la parole de l'Ecriture : « Comment les forts sont-ils tombés? »

C'est que la force est un élément précaire de notre grandeur et que nous ne pouvons pas lui faire une exclusive confiance. Il faut, avant tout, chercher à comprendre, et, si nous donnons carrière à cette intelligence trop souvent méconnue qui nous porte à considérer le prochain, à tenir compte de ses goûts et de ses intérêts, nous comprendrons que nous n'avons point de raison de nous croire le centre du monde. De ce fait, nous découvrirons peut-être quelque supériorité dans ceux que nous tenions pour inférieurs. Il sera très difficile de l'avouer et quelque mauvaise honte nous en empêchera peut-être. Mais, si nous n'osons pas aller jusque là, nous serons au moins contraints de laisser chaque volonté, chaque personnalité, se développer et s'épanouir selon le rythme qui lui est propre et nous comprendrons que tous les êtres sont différents et ne peuvent être tous élevés selon les disciplines que nous nous sommes choisies — et que nous ne suivons peut-être pas aussi exactement que nous voudrions le faire croire et l'imposer.

Nous déplorons avec raison que les civilisations anciennes aient été détruites par des envahisseurs dont plusieurs se croyaient en état de leur apporter des idées nouvelles et meilleures. L'Egypte a été ravagé par les Perses, puis par les Romains, qui, peu auparavant, avaient pillé la Grèce. N'en avons-nous jamais fait autant? Où sont les richesses des temples de l'Inde, celles des palais de la Chine? Ce sont les nations les plus civilisées de l'Europe qui les ont dilapidées toutes les fois que ce labeur a été possible. Est-ce là cet exemple que nous prétendons apporter à des nations qui n'en éprouvent ni le besoin ni le désir. Même dans les pays sauvages où nous avons pu faire naître quelque bien-être matériel, sommes-nous certains que ces bienfaits n'ont pas été

payés bien au-delà de leur valeur? Pourrons-nous dire avec franchise que nous avons agi seulement pour le bien et que notre cupidité n'y est pas été pour une grande part ? Cela est si vrai que les véritables civilisateurs, ceux qui font le bien sans intérêt, sont à peu près exclusivement les Ordres religieux qui soignent les lépreux, enseignent les enfants, prêchent plus d'exemple que de parole et ne demandent rien à personne.

Le jour où nous considérerons les autres en eux-mêmes et non plus en fonction de nous, ce jour-là, la paix sera bien près de fleurir sur le monde, sinon pour toujours (qui peut se promettre une si lointaine échéance?), du moins pour un temps appréciable.

Ce que nous disons ici pour les collectivités, nous devons le dire encore davantage pour chacun, car, dans cette proportion, ce conseil est réalisable immédiatement, sinon sans lutte avec soi-même. Le jour où chacun s'efforcera de voir chaque chose en sa place et chaque être avec sa manière de vivre et ses légitimes aspirations, il y aura quelque chose de fort heureusement changé sur la planète. Mais nous ne devons pas attendre pour agir de la sorte que les autres nous aient précédés, car tous attendront de même et jamais rien ne changera. Au contraire, si chacun de nous se croit tenu de donner l'exemple, comme il convient à un adepte, il se trouvera naturellement des égoïstes pour en profiter, pour en abuser même, mais il se rencontrera aussi des êtres intelligents et bons qui se diront: « Voilà des êtres qui vivent en conséquence de leurs paroles», et il nous suivront dans la bonne voie.

Un progrès en amène nécessairement un autre, car il n'est pas dans la nature des choses humaines de garder l'immobilité. Quand nous aurons apporté dans nos rapports une intelligence lucide, nous serons contraints d'agir avec bonté, et ceci sera la récompense de cela. Il est infiniment plus facile d'être bon que d'être juste; il suffit de se laisser aller à sa nature, pour peu qu'elle ne soit pas mauvaise. Peut-être même serons-nous obligés de freiner un peu quand nous en arriverons à cette nouvelle conception. Je n'en veux qu'un exemple.

Nous nous estimons supérieurs. Admettons-le. Mais, par cela même, nous devons agir comme des parents, comme de grands frères et tous ceux qui ont charge d'enfants savent qu'il est plus aisé de gâter que de réprimer et que, pour celui qui aime, cette répression est plus pénible à celui qui l'impose qu'à celui qui la reçoit.

Et j'ai employé le grand mot, le seul mot qui résume le grand devoir de tous les échanges: *aimer*. Nous nous sommes enflés de vanité, nous nous sommes figurés être supérieurs à tout le monde; nous avons voulu faire de tous les êtres les tributaires de notre autorité. S'ils ont cherché à éluder cette protection onéreuse, nous les avons traités de rebelles, nous les avons traités en conséquence. Quand avons-nous fait quoi que ce soit pour mériter quelque soumission? Toutes les relations sont des échanges et il est trop fréquent de tout demander en ne donnant rien. C'est que nous n'avons aimé que nous-mêmes, que nous avons cherché notre plaisir, notre profit, notre avantage matériel ou moral dans toutes les relations. Pourquoi ceux à qui nous demandions tant en leur donnant si peu de chose nous auraient-ils aimés jusqu'à se dépouiller de tout, jusqu'à leurs habitudes, jusqu'à leur liberté?

Nous n'obtiendrons rien de durable, nous ne construirons rien de solide sans la bonté et sans l'amour. Jésus est mort d'un supplice infamant. Douze hommes, d'humble origine et de petite culture, envoyés par lui, ont bravé le plus grand Empire du monde, celui qui fait rêver encore tous les esprits ambitieux. Ces hommes ne possédaient rien; l'empereur de Rome disposait de tout. Ce sont, pourtant, les apôtres qui ont vaincu parce qu'ils aimaient jusqu'à la mort — leur mort — et que rien ne résiste à cet amour, à cette foi. Voilà justement ce qui nous manque. A part des exceptions trop faciles à compter, qui est prêt à sacrifier quelque chose pour le salut de son prochain? Hommes de peu de foi, dirait le Maître, s'il revenait dans notre monde. Hommes de peu de foi, de peu d'amour, de peu de compréhension.

Et, cependant, ce sont ces trois mots qui sont les clés, les seules clés capables d'ouvrir le temple de la Paix, de la faire, enfin, régner sur le monde, dans un rayonnement d'harmonie et de grâce. Tous, tant que nous sommes, c'est là que se trouve notre devoir. Créons la paix dans notre cœur, la paix dans notre entourage proche, puis dans un cercle plus étendu. Nous serons étonnés, au bout d'un temps plus restreint que l'on ne veut croire, d'avoir changé la face du monde, car le monde est *mundus*, pureté, comme il est *cosmos*, harmonie. Il appartient à l'homme, créé pour résumer cette harmonie, de la faire enfin revivre, rappelant à tout et à lui-même, qu'il fut fait à l'image de Dieu qui est Action, qui est Lumière, qui est Amour.

**Henri DURVILLE**

# LA PAIX PAR LA SAGESSE

Au temps où Rome conquérait le monde, elle adorait un Dieu venu de lointain héritage étrusque, un dieu à deux visages, l'un tourné vers l'ombre du passé, l'autre vers la clarté de l'aurore prochaine, et qui avait nom Janus. Ce dieu de la porte (*janua*) se plaçait au seuil de l'année, et le mois de Janvier nous conserve son nom. Chaque année, un pontife plantait un clou dans la porte de son temple et ce fut le premier élément du comput des années de Rome.

Janus ne se contentait pas d'ouvrir et de fermer l'année, il fermait et ouvrait la guerre. Il avait d'abord été une divinité solaire; il ouvrait les portes du matin et du soir et présidait aux deux crépuscules; mais cette divinité sidérale ne pouvait longtemps convenir à des conquérants. La lumière à laquelle devait présider celui qui ouvre les portes du jour et les portes de l'année devait leur ouvrir aussi les portes de toutes les villes, de toutes les dominations. C'est pourquoi les portes du temple de Janus n'étaient fermées qu'en temps de paix. Cette conjoncture était fort rare; les Annales attestent que ces portes ne furent fermées que huit fois en plus de mille ans.

Les Etrusques étaient loin d'être des prodiges de douceur; cependant, leurs guerres, s'ils en eurent, durent rester toutes locales et Janus se bornait alors à régir les carrefours du ciel et les portes de la terre. Rome, baptisée par Romulus dans le sang de son frère, devait vite changer tout cela. Mais Rome, en tant que nation, ne s'intéressa jamais à l'initiation et sa divinité fut, surtout, Rome, *Dea Roma*. Juvénal, dans ses *Satires*, se plaint de l'attrait exercé par les élites romaines par les divinités étrangères. Ce fait ne se serait pas produit si ces élites avaient trouvé dans leur pays un enseignement assez élevé pour les soutenir au-dessus de cette religion utilitaire qui déifiait les forces naturelles sans leurs rapports avec l'homme et attribuait des noms sacrés aux fonctions les plus matérielles.

Pour les autres nations, l'initiation, puisée à des foyers qui la répandaient identique sous des appellations diverses, l'initiation fut souvent un lien suffisant pour arrêter la guerre, même pour l'empêcher de naître. Un fait étrange a frappé bien des lecteurs de l'Ecriture sainte. Moïse délivre son peuple de la main des Egyptiens, passe par le désert, meurt en vue de la Terre Promise où Josué fait entrer le peuple après les quarante années de pénitence et de probation que le Seigneur avait fixées. Pendant ces années, le Peuple est en lutte avec les Philistins, les Moabites, les Jébuséens et bien d'autres. On ne parle plus des Egyptiens. Si l'Egypte, en possession de la civilisation la plus parfaite et la plus puissante de l'Antiquité, avait réellement tenu à remettre la main sur ces esclaves fugitifs, elle aurait pu y réussir. Il va de soi que l'aide de Dieu aurait pu déjouer ses plans. Mais, s'il y avait eu quelque attaque miraculeusement repoussée, l'*Exode* nous en garderait le récit comme des autres combats. Il n'en est rien et Josué, ni les *Juges* ne nous en parle davantage. C'est seulement avec *les Rois* que l'Egypte laisse parler d'elle: Salomon épouse une de ses princesses et Roboam, vaincu, se trouve figuré sur les décorations de Karnak où notre compatriote Champollion le découvrit.

Tant que les Ramessides avaient régné sur l'Egypte, le silence s'était fait sur les relations entre les deux peuples. Puis Sésak, d'une dynastie assyrienne, ayant épousé une princesse de la xx^e^ ou xxi^e^ dynastie, s'estime assez apparenté avec la dynastie solaire pour se rendre possesseur de l'Egypte. Il avait été allié avec Salomon jusqu'au point de lui donner sa fille, mais à la mort du grand roi, les choses avaient changé d'aspect; une scission s'était produite entre Juda et Israel : le fils de Salomon ne possédait plus la domination que de deux tribus sur douze et Jéroboam était le maître des autres. Jéroboam, usurpateur, après les violences commises par Roboam à l'encontre du peuple, avait fait alliance avec Sésaq, usurpateur comme lui et, dès que Roboam s'éleva quelque peu contre l'Egypte, tous deux furent d'accord pour l'accabler.

Comme le roi de Juda n'avait eu nul égard pour le Seigneur, pour son grand-prêtre et ses prophètes, comme il adorait les faux dieux et permettait à son peuple les prostitutions sacrées, la main de Dieu se retira de lui et Juda fut battu à plates coutures. Sésaq ne se posa point en colonisateur ni en évangéliste; il dévalisa le temple de Jérusalem autant qu'il fut en son pouvoir: les vases d'or, les encensoirs, les boucliers d'or pur dont Salomon avait décoré la maison divine, prirent le chemin de l'Egypte. Nous savons cela par *les Rois* et les *Paralipomènes*, mais la pein-

ture de Karnak nous montre le vaincu lui-même, les bras attachés derrière le dos, la corde au cou, traîné par Amon devant le roi d'Egypte qui, la hache haute, s'apprête à massacrer les prisonniers au nombre de cent cinquante environ. Roboam est le dix-neuvième de la file; un cartouche porte sa désignation: le Roi de Juda.

De longs siècles s'étaient écoulés depuis le passage de la Mer Rouge et c'est la première fois que nous trouvons l'Egypte en lutte, et en lutte victorieuse avec Israel. Comment expliquer ce silence? Il a frappé beaucoup de lecteurs, et toutes les fois qu'on a cherché la cause, on aboutit à la même explication. Un traité de paix existait entre ces deux puissances primitivement ennemies, et, certes, on ne peut l'attribuer à Moïse, initié d'Egypte, qui avait reçu sur le Sinaï l'illumination directe du Seigneur quand il dût devenir pasteur de peuples. Il va de soi que l'Egypte, grande et magnifique nation, ne pouvait prendre ombrage du peuple sauvé, mais il existait mille autres causes de conflit, le pays des Juifs était un passage et les rois d'Assyrie lui firent bien voir qu'ils entendaient en être maîtres. L'Egypte pouvait avoir le même désir, et ses difficultés avec les Hittites, difficultés qui se terminèrent par des alliances, auraient pu amener une guerre en Mésopotamie. Nous voyons qu'il n'en est rien.

Il ressort de ce silence que, si les Juifs perdent peu d'occasions de rappeler comment le Seigneur les délivra de la Terre d'Egypte, ils avaient de sérieux motifs de ne pas chercher querelle à leurs anciens ennemis. Et cela aussi longtemps que durèrent les Juges. Les documents trouvés à Jérichonous montrent les villes maritimes en grand commerce avec l'Egypte. Tout le long de la côte, les scarabées de terre cuite portent des inscriptions et des dates indiscutables. Il y a davantage. Nous lisons dans les *Juges* (I, 27): « Et Manassé ne déposséda pas Beth-Sean et les villages de son ressort ».

Or, Beth-Seam, établissement égyptien, se trouve très haut dans le Nord de la Terre Promise; et les Israélites étaient maîtres de tout le pays. D'où vient cet étrange accord? M. Charles Marston, qui nous a donné de si remarquables éclaircissements sur les temps bibliques dans son œuvre *La Bible a dit vrai* attribue au désir de ne pas amoindrir la gloire de leur victoire le fait de ne pas parler plus explicitement de leurs relations égyptiennes. C'est un singulier amour-propre qui les aurait privés de montrer à quel point le Seigneur les protège, puisque ce qui étaient pour eux des loups féroces ont été changés en agneaux. La véritable explication est plus simple: Tant qu'il y eut en Israel un collège d'adeptes laissant le peuple en liberté, dirigé par des Juges quand le besoin s'en faisait sentir, et seulement soumis à Dieu quand la paix régnait sur le monde, l'Egypte n'éprouva pas le besoin de dominer matériellement un peuple agricole et pacifique, vivant sous des lois sages dans lesquelles la grande nation reconnaissait les enseignements de la Sagesse, les mêmes en tout pays.

Inspirés de Dieu, les Juges et les Prophètes maintinrent le plus longtemps la nation dans cet heureux état, mais il est impossible, même aux plus sages d'empêcher une collectivité de faire des sottises. Au temps de Samuel, les Hébreux firent pression de toute manière sur le pontife pour avoir « un roi comme en ont les autres nations ». En vain, le Juge essaya-t-il de leur faire entendre que, par là, d'une part, ils se détachaient de Dieu, qui, jusqu'à ce moment, avait été leur seul maître, et, d'autre part, ils élevaient au-dessus d'eux un être humain qui ne manquerait pas de leur faire sentir rudement le poids de son autorité; ils voulaient leur roi et ils l'eurent.

Saül, à peine sacré, tint à faire connaître quel était son pouvoir. Les prêtres firent effort pour l'arrêter sur la voie de la tyrannie. Le roi leur ferma la bouche par le seul procédé qui appartienne à la force matérielle contre les représentants de l'esprit; il en fit tuer un grand nombre; les autres durent se cacher. C'est à ce moment que la main de Dieu abandonna Saül pour désigner David.

David ne fut pas sans péchés, mais il demeura, dans le domaine religieux et initiatique, tel qu'il devait être pour demeurer roi des Hébreux. A sa mort, Salomon, instruit dans les sciences sacrées, demanda « la Sagesse », et tout le reste lui fut donné par surcroît. Il tint à faire savoir aux Egyptiens que sa royauté n'avait pas rompu les ponts entre la Sagesse d'Israel et la Sagesse d'Egypte. De là son mariage égyptien — et la réputation que tout l'Orient lui conserve de « prince des Génies » et de « Magicien sans rival ».

Mais Roboam, jeune et présomptueux, n'estima point qu'il devait suivre le bon chemin de son père. Il ressemblait plus à Saül qu'à son père. De plus, la Bible nous le montre entouré d'une cour d'aristocrates arrogants, poussé par eux aux résolutions extrêmes, dur envers le peuple, injurieux envers le sacerdoce. De là vient le partage des tribus et la défaite dont les décorations de Karnak gardent la mémoire.

Sésaq était un usurpateur, mais, comme tout Pharaon, il en savait assez pour ne pas porter la main sur le Saint des Saints et faire éclater contre lui la puissance divine qui voulait bien châtier Israel, mais non pas l'anéantir. Il emporta du Temple tous les trésors purement décoratifs, mais ne toucha point aux vases sacrés, ni au chandelier d'or, ni aux tables d'offrandes.

Les Assyriens, quelques siècles après, agirent tout autrement. Eux aussi, ils étaient les instruments de la colère divine, mais ils ne le savaient point. Ils emportèrent les vases sacrés, et c'est quand ils les soumirent à des usages profanes que la loi violée par eux rappela sur le Mur que l'on ne blasphème pas impunément le Dieu qui a tout créé selon le Nombre, le Poids et la Mesure; la main de feu écrivit sur le mur ces trois paroles qui étaient leur condamnation.

Cependant, à côté des Assyriens brutaux, les Chaldéens avaient gardé les sciences et les traditions d'Abraham. C'est par eux que nous voyons Daniel et ses compagnons amenés dans le temple et dans le plus secret du temple, luttant contre l'idolâtrie dans son propre sanctuaire et triomphant par des prodiges d'un peuple incapable de comprendre la science. Ainsi, dans les sanctuaires, se conservait un idéal commun qui était celui de la paix, d'une paix par le droit spirituel; paix qui pouvait connaître des éclipses, mais ne cessait jamais complètement. Nous en voyons la preuve dans la carrière prodigieuse d'Alexandre

Initié, fils d'initiés, il est un conquérant avec des défauts d'homme et même de très jeune homme, mais il est en quelque sorte missionné pour la propagation de certaines idées. Aussi, toutes les portes s'ouvrent-elles devant lui. En Egypte, les prêtres avaient été décimés par Cambyse et ils avaient gardé le souvenir d'un guerrier brutal, d'un soudard ignorant et cupide; cela ne les portait guère à recevoir amiablement le Macédonien. Cependant, ils le conduisent au temple d'Amon et ne lui cèlent aucun mystère. Au demeurant, le fils d'Olympias les connaissait déjà. Quand il arrive en Palestine, malgré la Loi mosaïque, si nettement xénophobe, le grand-prêtre Jeannée fait pénétrer le roi jusque dans le Saint des Saints, lui permet d'offrir le sacrifice et le traite d'égal à égal.

Dans les temps plus proches de notre premier Moyen-Age, tant qu'il y eut une Chrétienté, le pouvoir spirituel entoura la guerre de tant de barrières et d'entraves qu'il la rendit presque impossible. Les Empereurs qui essayèrent de briser ce pouvoir en connurent la force sur le chemin de Canossa. Il en sera de même tant que les peuples et leurs chefs communieront dans un même idéal — qui ne peut manquer d'être le même, car il n'y a qu'une vérité.

De nos jours, on parle sans cesse de « créer une mystique » de ceci ou de cela. Cette création est inutile; cette mystique existe. Forte de la promesse qui l'assure de prévaloir contre les formes de l'Enfer, elle attend la lumière et la paix avec une entière confiance. Mais, pour que le règne de la paix fleurisse comme l'univers le désire, il est nécessaire que la force ne se considère pas comme un but pour satisfaire à des appétits; il faut qu'elle se souvienne qu'elle est la servante du droit et que la Justice appartient à Dieu seul. Du jour où cette vérité reprendra sa place dans la direction du monde, il pourra bien y avoir des conflits, mais rien n'empêche qu'ils se dénouent comme les autres litiges, selon la justice des lois. Mais, pour en arriver à ce but, il est avant tout nécessaire de faire abstraction de nos orgueils et de nos haines, de considérer le monde, non comme notre propre bien, mais comme le chemin d'une vie plus belle et meilleure. Le jour où cette vérité aura conquis, comme autrefois, la pensée de tous, l'amour et la paix seront les maîtres du monde, et ce sera le règne de l'Esprit qui, lui aussi, nous a été promis par la seule Voix qui ne mente point, par l'éternelle Voix de l'unique Sagesse.

Anne OSMONT

# LA PAIX & LA FORCE

Ceux qui n'ont jamais réfléchi aux problèmes de la vie imaginent que la violence est une force et que l'essentiel est de dominer avant de savoir se dominer soi-même. C'est la plus grave des erreurs. Dès que l'on cherche à développer en soi les facultés primordiales, on est bien obligé de voir que nous ne pouvons rien faire qui vaille aussi longtemps que nous laissons le désordre exister en nous si peu que ce soit. La colère, par exemple, amène chez celui qu'elle entraîne une telle

déperdition d'énergie que, souvent, elle équivaut à une véritable inhibition et que, même si elle nous fait accomplir les actes déraisonnables qu'elle nous inspire, elle nous laisse par la suite dans un état de dépression équivalent ou surpassant le sursaut d'activité désordonnée auquel elle nous a conduit.

Pour être en possession d'une force véritable, il faut créer en soi un rythme qui ne puisse être attaqué par aucune tentation, par aucun emportement; seule, la maîtrise complète de nos impulsivités nous amène à ce fait de la puissance humaine. Avant d'accomplir aucune action importante, il est nécessaire d'être en possession de son parfait équilibre, faute de quoi notre activité ne sera que velléitaire et se dissipera bien vite dans le domaine des possibilités. Il en est de notre rayonnement magnétique comme de toutes les facultés où le système nerveux prend part. Si nous agissons sans mesure et sans contrôle, nous aurons peut-être — encore n'est-ce pas certain — un résultat immédiat, mais il s'éteindra aussi vite que notre geste, car nous ne saurions nous maintenir à ce diapason sans nous surmener complètement.

Celui qui veut le bien a besoin de toute sa maîtrise pour conserver sa clairvoyance, pour lutter efficacement contre le mal sous toutes ses formes, qu'elles soient physiques ou morales. Aussi, la première leçon qui lui sera donnée sera cette économie de ses forces grâce à laquelle il se gardera bien de les utiliser en vaines gesticulations, en cris de colère, en disputes sans importance. Celui qui cherche le bien ne doit pas le demander à ces paroles sans portée. Il doit pouvoir, au besoin, l'imposer par le prestige de sa volonté bien dirigée, et cette volonté ne se forme bien que dans le calme et le silence.

Telle est la règle primordiale, celle que nous ne devons jamais enfreindre.

Dans des heures troubles comme celles que nous traversons, il ne faut pas croire que notre activité est inutile parce qu'elle n'est pas extérieure. Les adeptes qui forment la chaîne d'or, qui forment, de toutes leurs pensées ailées, de toutes leurs volontés unies, l'âme-groupe de l'*Ordre eudiaque,* constituent une puissance beaucoup plus forte qu'on imagine. C'est cette puissance que nous devons mettre au service de la Paix. Si, d'un cœur unanime, nous l'appelons, nous la demandons aux Forces spirituelles, communiant ainsi avec Elles dans le Rythme de la Lumière, nous l'obtiendrons plus sûrement qu'en nous dépensant en discours de réunions publiques, en manifestations de rue.

C'est ainsi que nous pouvons dire avec certitude que la paix, le bonheur, le bien et la vie du monde sont en notre propre cœur et que nous pouvons, si nous savons le vouloir, les extérioriser sur le monde. Ainsi agirent toujours, par leur âme-groupe, les sociétés initiatiques de tous les temps, et c'est pourquoi leur disparition ne fut jamais réelle ou, tout au moins, jamais complète, non plus que leur action ne cessa jusqu'au moment où elle se tarit en elles-mêmes, par matérialisation ou incompréhension. Nous sommes bien loin de ce stade. C'est pourquoi nous demandons à nos adeptes d'être plus unis que jamais dans leurs invocations quotidiennes, afin que la Paix et l'Amour prennent possession de ce monde troublé pour y créer la Sérénité : Eudia.

H. D.

## NOTRE COURRIER

Le temps fiévreux qui nous est imposé crée beaucoup de troubles aussi bien physiques que moraux, et nombreux sont ceux et celles qui font appel à notre pouvoir pour récupérer leur calme intérieur au profit de la paix ambiante. Notre devoir est de les y aider. Voici une lettre caractéristique à cet égard.

« Cher Monsieur Durville,

« Quand je lisais dans vos ouvrages que l'état intérieur avait son reflet dans la santé, je ne voulais pas le croire, et, cependant, je viens d'en recevoir la preuve. Vous savez que j'étais malade, physiquement malade, de troubles du rein et du foie, et je ne voulais entendre parler de rien que des soins matériels et pharmaceutiques. Ma chère femme est de vos disciples et je dois avouer que je l'ai assez tourmentée à ce sujet, parce que je souffrais et que j'étais de mauvaise humeur. Cependant, elle m'a demandé avec tant de douceur et de patience de porter votre médaille que j'ai cédé « pour avoir la paix »; et j'ai eu la paix, mais pas comme je l'entendais.

« J'ai senti peu à peu le calme se glisser en moi. J'ai cessé de récriminer contre la maladie dont je souffrais et, chose singulière, il me semblait que l'apaisement de cette irritation intérieure apportait un soulagement dans mon état maladif. Certes, la maladie accroît les défauts du caractère, mais il est non moins certain que les écarts de caractère ajoutent à l'acuité des souffrances. J'ai accepté ce que je pensais être inévitable, puisque les soins médicaux y apportaient si peu de guérison. Mais il n'y a rien d'inévitable. Au lieu de me fâcher et de me plaindre, j'ai pensé que ces tourments pouvaient m'être de quelque utilité

spirituelle et, à partir de ce moment, j'ai considéré votre médaille d'un œil tout différent. Je me suis dit que je pouvais, moi aussi, élever mes mains et mon cœur vers les Forces spirituelles et qu'elles me viendraient en aide, puisque, déjà, je souffrais moins et sentais une étrange évolution se faire dans mon âme. Et, comme je viens de vous le dire, à mesure que j'acceptais sans débat ce qui me faisait souffrir, je souffrais moins, je souffrais de moins en moins, et, à présent, je ne ressens plus qu'un peu de gêne qui finira par disparaître. Le médecin est surpris, d'autant que je n'explique rien. Mais c'est à vous, à vous seul que je dois ma guérison et, par elle, la joie de ma famille, car je me rends compte à présent que j'étais bien insupportable. A mon prochain passage à Paris, je me donnerai la joie de vous connaître. En attendant, veuillez trouver ici..... — M. L... »

Ah! si nous savions toutes les possibilités de bien qui sont cachées en notre être, quel élément de bonheur nous pourrions être, en nous et autour de nous! Et il faudrait si peu d'efforts pour que ce bonheur s'étende à tout notre entourage, proche ou lointain.

## L'Initiation eudiaque

Nous avons montré, dans les pages qui précèdent, tout ce qui peut être fait par « ceux qui savent et ceux qui veulent ». L'Initiation eudiaque a été créée pour augmenter sans cesse le nombre de ces êtres sages dont la volonté est claire et efficace parce qu'ils renoncent à ce qui trouble le cœur et la pensée, non pas aux affections légitimes ni aux désirs justes, mais aux passions désordonnées qui sont un élément de mal et de désordre.

L'Initiation eudiaque est la meilleure formation qui soit pour la direction du cœur et de la pensée. Nullement incompatible avec la religion, l'Initiation eudiaque développe dans l'être qui la choisit toutes les puissances supra-normales, en vue d'une communion de plus en plus étroite avec les Puissances spirituelles, pures, saintes et lumineuses par qui nous sommes entourés et qui ne refusent jamais leur appui à ceux qui le demandent dans les conditions requises de savoir et de pureté. Les lecteurs des *Forces spirituelles* connaissent déjà cette initiation dans ses grandes lignes. Sur simple demande, nous la leur ferons connaître plus profondément et rien ne les empêchera, une fois qu'ils auront adhéré, de s'élever, de grade en grade, jusqu'aux plus hauts sommets de l'Initiation.

Ils apprendront à cette école tout ce que l'être humain possède de puissances intérieures et tout ce qu'il lui est permis de faire en lui et autour de lui pour créer de l'harmonie, de l'ordre, du bien, non seulement dans les corps malades mais dans les esprits troublés. Il est bien peu de choses qui soient refusées à l'être humain quand il sait les demander et les puiser où il faut, quand il faut et comme il faut. C'est justement ce que leur enseigne l'Initiation eudiaque, avec les moyens d'acquérir en eux-mêmes la paix, la joie, la lumière qui est l'aboutissement de tous nos efforts.


**LES FORCES SPIRITUELLES**

**pour la protection et la guérison**

**Paraît mensuellement**

Prix du n°: 1 fr. 75 (par poste, France: 1 fr. 90, étranger: 2 fr. — *Abonnement pour* 1938: France et Colonies: 20 fr., étranger: 22 fr.

*Années précédentes:* 1930 (3$^{es}$): 6 fr. (port et recommandation en sus, France: 0 fr. 95, étranger: 2 fr. 50). — *Années* 1931 à 1937, chaque: 20 fr. (port, France: 1.50, étranger: 4 fr.; recommandation en sus, France: 0.80, étranger: 2 fr.)

Henri DURVILLE, imprimeur-éditeur

36, Avenue Mozart, Paris, 16e.

Chèques postaux: Henri Durville, Paris 272.48.

Téléphone : Auteuil 48-25




Henri DURVILLE, imprimeur-gérant, 25, rue des Grands Augustins, Paris, 6e.